

**PAGES  
MANQUANTES**

# LE ROSAIRE

Couvent des Dominicains, ST-HYACINTHE.  
ABONNEMENT : \$1.00. PAR LES ZÉLATEURS, 50 cts.

---

## Les Joies du Travail



PARLER des joies du travail, peut paraître bien paradoxal, à certains qui n'ont vu dans l'étude que labour et souffrance.

Je ne nierai pas que le travail apporte avec lui une certaine peine. Dieu l'a voulu ainsi puisqu'il en a fait une loi d'expiation, à laquelle personne, au dire de l'Apôtre, ne peut se soustraire. C'est "le flux et le reflux qui mêle sans cesse au sang de l'homme le sel indispensable de la douleur". Tous nous savons qu'il répare le mal du corps, où la concupiscence est toujours prête à s'éveiller, par l'affliction ; le mal de l'esprit, qui au lieu de se porter vers la vérité ne recherche que les choses sensibles, par l'application ; le mal du cœur, enfin, qui recherche son bien dans les joies futiles, rêveuses et malsaines, par la privation.

"Mais si l'amertume se trouve sur le bord de la coupe où vous buvez chaque jour, elle n'en est pas moins au fond une coupe pleine d'une délicieuse ivresse, *calix inebrians*. C'est en elle-même que l'étude trouve de quoi se payer elle-même, c'est dans son propre fond qu'elle trouve ce sentiment de satisfaction ineffable, que saint Augustin appelle *Gaudium de Veritate*, et dont il fait une béatitude des cieux." (1)

La première joie que l'on trouve dans le travail, et surtout dans le travail intellectuel, c'est celle de se *sentir vivre*.

Une vie vraiment occupée, avec un but toujours devant les yeux, avec lequel on s'identifie en quelque sorte, nous paraît plus pleine ; on en sent véritablement toute la réalité ; rien n'y est sacrifié au néant. Les jours où nous avons beaucoup travaillé, il semble que nous ayons davantage vécu. De plus, dans l'effort même que demande le travail, à la condition cependant qu'il ne dépasse pas nos

---

(1) Mgr Baunard. *Collège Chrétien*. Tome I pag. 215.

forces, nous trouvons de la joie ; c'est là un fait constant en psychologie. N'est-ce pas Aristote qui disait que le plaisir se trouve dans l'activité qui se déploie complètement, *qu'il achève l'acte et le complète ?*" (1)

Absorbé par son travail, l'homme d'étude échappe au misérable servage de pensées futiles, de désirs vains, qui font de l'inoccupé un hochet que balottent les moindres circonstances extérieures. "L'oisiveté absolue est rare, et comme dit le proverbe : *"Le diable s'ingénie à trouver de l'ouvrage pour ceux qui n'en ont pas"*. Lorsque l'esprit n'a point d'occupations élevées, il ne tarde pas à être envahi par des préoccupations mesquines. Qui ne fait rien a du temps pour mâcher et remâcher ses menues contrariétés. Cette rumination, loin de nourrir l'esprit, le ruine. La force des sentiments non canalisée, ne pouvant se déverser, pour les fertiliser, dans les hautes régions de notre nature, se répand dans les bas-fonds de l'animalité et s'y corrompt. Les imperceptibles blessures de l'amour-propre s'exacerbent, les contrariétés inévitables de la vie empoisonnent les journées, troublent le sommeil. Vu de près, il n'est guère enviable, le repos du grand seigneur ! Les plaisirs eux-mêmes y deviennent des corvées ; ils perdent toute saveur, tout mordant, parce que pour l'homme le plaisir est inséparable de l'activité." (2)

Quelle différence entre l'oisif et le travailleur ? Tandis que l'oisif, chaque jour, s'alourdit, s'abêtit et s'ennuie davantage, le travailleur au contraire, sent ses facultés se développer, son trésor de connaissances s'accroître, son autorité augmenter. Et la vieillesse elle-même, si pesante à certains, "en éloignant peu à peu tous les plaisirs des sens, en donnant aux satisfactions purement égoïstes les plus rudes démentis, multiplie pour ceux qu'a enrichis une large culture humaine, les joies de la vie. Aucune des sour-

(1) Aristote. Morale à Nicomaque.

(2) La paresse retentit même sur les corps et tend à épuiser la santé par la langueur, la mollesse, qu'elle intronise dans les fonctions de nutrition et de relation. Quant à l'intelligence, ses caractères sont en cet état, le vague et la préoccupation stérile et fatigante. L'esprit se ronge, suivant l'énergique expression populaire. Quant à la volonté, il est à peine utile de rappeler avec quelle fâcheuse promptitude elle s'atrophie chez l'homme oisif : tout effort devient douloureux pour lui, tellement qu'il trouve moyen de souffrir là où l'homme actif ne soupçonne même pas la possibilité d'une souffrance." (Payot, opus-cit. pag. 244.)

ces de bonheur véritable ne peut tarir avec le progrès des années. Ni l'intérêt que l'on prend à la science, aux belles-lettres, à la nature, à l'humanité, ne diminuent". T 11  
GRANLEY

Le travail intellectuel réserve à ceux qui s'y livrent avec toute l'ardeur de leur âme des joies plus intimes encore. L'étudiant, le savant, éprouvent le même tressaillement de bonheur à découvrir une parcelle de vérité ou la solution d'un problème, que le navigateur qui, après avoir été longtemps ballotté par les flots, voit enfin se dessiner à l'horizon la ligne bleuâtre des côtes où il doit aborder. Le *terre ! terre !* de Colomb apercevant les rivages du Nouveau-Monde, et l'*Eureka!* d'Archimède découvrant la loi de la pesanteur spécifique des corps, ont jailli du cœur aux lèvres sous la poussée du même sentiment. Ce sentiment-là, ne l'avons-nous pas éprouvé nous-mêmes ? Depuis longtemps peut-être nous cherchions, par exemple, la mise au point d'un discours. A chaque nouvel effort, dans notre esprit obsédé, l'obscurité se faisait plus épaisse ; déjà nous sentions venir le découragement. Tout à coup la lumière s'est faite ; et, nous avons alors goûté un instant de vrai bonheur, qui nous dédommageait amplement de toutes nos peines.

A certaines heures d'épreuves, le travail est aussi notre plus douce consolation. Quand notre cœur souffre de cruelles blessures, quand la compagnie de nos semblables, chez qui souvent nous ne trouvons ni élévation d'esprit, ni délicatesse des sentiments, nous est à charge, au lieu de nous aigrir davantage en restant au milieu d'eux, retirons-nous dans la solitude de notre cabinet de travail, avec nos amis, les livres ; ouvrons un de ces ouvrages que nous aimons, et qui plusieurs fois nous ont fait du bien ; relisons-en les plus beaux passages, nous oublierons nos douleurs. Comme une bienfaisante rosée, le calme et la paix descendront dans notre âme, et nous retournerons au milieu des hommes meilleurs et tout transformés. "Louis XVI, enfermé au Temple, se consolait par la lecture des saints Livres, de l'immensité de son infortune et de la grandeur de sa chute ; et les douces paroles que lui disaient tout bas ces amis de sa solitude, l'aidaient à pardonner les paroles outrageantes que faisaient retentir, jusqu'au fond de sa prison, des tyrans de bas étage. Marie Stuart, elle aussi se

consolait par la lecture, des persécutions d'une rivale cruelle ; dix-huit ans captive, elle adoucit ses douleurs par sa conversation intime avec ces suprêmes amis de sa captivité."

"Le commerce des livres, disait Montaigne, cotoye tout mon cours et m'assiste partout ; il me console en la vieillesse et en la solitude ; il me décharge du poids d'une oisiveté ennuyeuse ; il me défait à toute heure des compagnies qui me fâchent ; il émousse les pointures de la douleur, si elle n'est pas du tout extrême et maîtresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me détournent facilement à eux et me la dérobent..... C'est la meilleure munition que j'ai trouvée à cet humain voyage."

\*\*\*

Qui ne connaît l'histoire de ce fils d'un boulanger de Nancy, le général Drouot ? Encore enfant, il se lève dès deux heures du matin pour étudier sa leçon à la lueur de la seule et mauvaise lampe qui éclaire le travail domestique. "Et lorsque la lampe infidèle, éteinte avant le jour, vient à manquer à son ardeur, alors il s'approche du four enflammé, et, il continue à ce rude soleil la lecture de Tite-Live et de César". (1) "Ce studieux jeune homme va forcer par son savoir les portes de l'école polytechnique ; il va devenir général, il dirigera l'artillerie sur tous les champs de bataille du premier empire, il consolera, à l'île d'Elbe, l'exil de son souverain vaincu, il tirera à Waterloo le dernier coup de canon de la France impériale, et laissera après lui plus que le renom d'un héros, le nom du saint de la grande armée, comme l'empereur l'appelait".

Cet amour de l'étude qui avait fait l'ardente passion de son enfance, fit la consolation suprême de sa vieillesse.

"L'amour des lettres ! s'écriait le P. Lacordaire dans son *oraison funèbre* du général. Oh ! il faut que je surprenne par là quelqu'un de mes auditeurs ? Sommes-nous si loin déjà du temps où la culture des lettres pour elles-mêmes était la passion distinctive de toutes les natures noblement trempées ? Le nombre va-t-il diminuant des esprits délicats et sérieux pour qui les lettres sont autre chose qu'une noble réminiscence de la jeunesse ou un vul-

(1) R. P. Lacordaire. *Oraison funèbre du général Drouot.*

gaire métier ? Je n'ose le croire, Messieurs.... Quant au général Drouot, il avait cet antique amour des lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cette ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure ; les larmes viennent aux yeux ; on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. Ne vous demandez plus ce qui animait la solitude du vétéran de la grande armée. Tandis que nous vivions dans le présent, il vivait dans tous les siècles ; tandis que nous vivions dans la région des intérêts, il vivait dans la sphère du beau. Vie rare et excellente, parce que le goût n'y suffit pas, mais qu'il faut le cœur et la vertu."

Aimons l'étude qui nous apporte de si grands bienfaits, aimons-la d'un amour tendre, et que les paroles du Livre de la Sagesse où l'esprit de l'homme célèbre ses noces avec la Sagesse s'appliquent à chacun de nous :

"Je l'ai aimée, je l'ai choisie dès ma jeunesse, et j'ai cherché à l'avoir pour épouse, et je me suis épris de sa beauté.

"Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai estimé que les richesses n'étaient rien en comparaison de sa valeur.

"Je l'ai plus aimée que la santé et que la beauté.

"Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables.

"J'ai donc résolu de la prendre avec moi pour comigne de ma vie, sachant qu'elle me fera part de ses biens, et que dans mes peines et mes ennuis elle sera ma consolation.

"Entrant dans ma demeure, je trouverai mon repos avec elle, car sa conversation n'a point d'amertume, ni sa compagnie rien d'ennuyeux ; mais on y trouve, au contraire, la consolation et la joie". (1)

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(1) Sap. VII et VIII passim.

## Le Père Lacordaire

---

**L**E 21 novembre nous rappelle le souvenir toujours vénéré du Père Lacordaire : c'est à cette date, qu'en 1861, il fut enlevé à son Ordre, à la France et à l'Eglise.

Devant les épreuves actuelles de son pays, épreuves qu'il a lui-même rencontrées dans son siècle, il ne paraîtra pas hors de propos de rappeler ce que ce vaillant catholique et ce grand français a tenté, en 1848, dans l'espoir d'obtenir, pour la France et pour l'Eglise, les institutions et les libertés refusées jusque-là.

En cette année 1848, un mouvement populaire renversa le trône et la monarchie, en France. Mais cette révolution n'eut pas le caractère anti-religieux de celle de 1830. Le peuple de Paris fut loué, pour sa modération et le respect témoigné à la religion, par son archevêque d'abord, puis par le Nonce apostolique, et enfin par Pie IX lui-même, qui en faisait honneur aux orateurs catholiques.

Le Père Lacordaire, qui jusque-là s'était "nettement posé," dans tous les événements publics, accepta le nouveau gouvernement, sans empressement comme sans servilité, "avec bienséance," dit Montalembert. Il ne crut pas, non plus, devoir refuser son concours dans ce péril nouveau.

"Je pouvais me dire, il est vrai, a-t-il déclaré dans ses mémoires, que j'étais religieux, et me cacher sous mon froc, comme derrière un bouclier ; mais, j'étais religieux militant, prédicateur, écrivain, environné d'une sympathie qui me créait des devoirs autres que ceux d'un trapiste ou d'un chartreux." Il remonta donc dans la chaire de Notre-Dame, "au milieu des ruines et des débris du combat," et s'unit à quelques catholiques éminents pour la fondation d'un journal destiné à revendiquer la liberté religieuse.

Le Père se trouva aussi tout naturellement désigné aux suffrages des catholiques, lorsqu'il s'agit, pour le peuple français, d'envoyer des représentants à l'Assemblée char-



LE PÈRE LACORDAIRE  
*(d'après le tableau du Louvre.)*



gée d'établir sur des bases solides le nouveau pouvoir. Trois évêques et onze prêtres prirent place dans cette Assemblée. Le Père Lacordaire ne posa nulle part sa candidature : il fut néanmoins porté par plusieurs collèges électoraux, et invité à paraître dans les réunions publiques des *clubs*. M. Edmond Biré vient de raconter, dans le *Mois Littéraire et Pittoresque*, ses souvenirs personnels de cette année 1848, et voici le récit qu'il nous fait d'une réunion à laquelle prit part le Père Lacordaire :

“ Je fréquentais surtout les clubs de la Sorbonne, dont le *Grand Hôtel de la Loire*, où j'habitais, était le très proche voisin. Le souvenir qui m'en est resté est assez confus ; ces séances, où s'amusait si fort mon imprévoyante jeunesse, ne m'apparaissent plus aujourd'hui que comme de mauvais rêves, *ægri somnia*. Je dois faire exception cependant pour l'une d'elles, qui m'est toujours présente : celle où Lacordaire prit la parole.

Voué tout entier à son œuvre dominicaine et à cette autre grande œuvre, les *Conférences de Notre-Dame*, Lacordaire n'avait nul désir d'entrer à l'Assemblée constituante. Il ne posa sa candidature ni à Paris ni en province. Si son nom cependant était mis en avant — et de nombreux journaux, de nombreux Comités ne se faisaient pas faute de le prononcer, — pouvait-il décliner les suffrages qui lui seraient accordés ? Pouvait-il se refuser à descendre dans le forum et à travailler, dans la mesure de ses forces, au salut de son pays ? De tous côtés, des invitations lui étaient adressées par les différents clubs, désireux d'entendre le grand orateur, et plus encore peut-être curieux de voir comment il répondrait aux questions qui lui seraient posées. Après avoir résisté longtemps à toutes les sollicitations, il se résigna enfin à paraître dans deux réunions qui représentaient plus particulièrement la jeunesse des écoles.

Au *club de l'Ecole de Médecine*, son succès fut très grand. Malgré tous mes efforts, il ne m'avait pas été possible de pénétrer dans la salle. Je fus plus heureux, quelques jours après à la Sorbonne, au *club de l'Union*. C'était le 11 avril, et l'on savait depuis la veille que Lacordaire devait venir. Le grand amphithéâtre fut envahi de bonne

heure par deux ou trois mille auditeurs qui, pour la plupart, avec leurs barbes hirsutes et leurs chapeaux mous, ne ressemblaient guère aux habitués des conférences de Notre-Dame. Bientôt une foule innombrable inonda la cour, la rue même ; elle devait, pendant toute la soirée, troubler par ses chants et ses clameurs les discussions du dedans.

Le bureau était présidé par le citoyen Barnabé, un républicain *rouge*, assisté de deux bons et solides compagnons dont la couleur n'était pas moins foncée. A peine la séance était-elle ouverte que la parole fut donnée au citoyen Lacordaire. La salle était houleuse ; l'orateur n'a pas encore prononcé une parole, et déjà des applaudissements, des sifflets, des interpellations éclatent de toutes parts ; un assez long temps se passe avant qu'il puisse se faire entendre. D'une voix vibrante et nerveuse, il dit qu'il n'est pas candidat, et cette déclaration est accueillie par les cris les plus divers. Il ajoute que si les électeurs, dont il ne sollicite pas les suffrages, l'envoient cependant à l'Assemblée, il acceptera leur mandat, afin de pouvoir défendre à la tribune deux causes qui lui sont également chères, et que, pour sa part, il n'entend pas séparer l'une de l'autre, la cause de l'ordre et celle de la liberté. Pour l'immense majorité des auditeurs, ces deux mots sonnaient mal ; pour eux, l'ordre, c'était le retour à l'ancien régime ; la liberté, c'était le masque sous lequel se cachait la réaction. Lacordaire est violemment interrompu, couvert de quolibets et d'outrages ; ses amis le soutiennent de leur mieux, mais nous étions à peine deux ou trois cents et nos applaudissements se perdaient dans le bruit.

L'excellent Barnabé, je dois le dire, s'épuisait en efforts, assurément louables, pour obtenir un peu de calme ; il finit par y réussir.

Un membre du bureau, dont j'ai oublié le nom, demanda alors la parole ; il tenait à la main une brochure : " Citoyens, dit-il, ceci est un des écrits les plus célèbres du citoyen Lacordaire, la fameuse *Lettre sur le Saint-Siège* ; j'y trouve la page suivante :

" La guerre est en Europe ! Où est-elle ? Est-ce entre les peuples ? Nullement. Entre les rois ? Point du tout. Entre les peuples et les rois, ou, en termes plus clairs, entre

la monarchie et la République ? Pas davantage ; car la France, qui en est le foyer, *est le pays le plus monarchique qui soit au monde*. La France ne peut être qu'une *monarchie ou un chaos*, parce qu'il n'y a pas de milieu réel entre la soumission commune à un seul chef et l'indépendance radicale de tous les citoyens. *Les républiques sont des Etats bâtards comme les Eglises protestantes sont des Eglises bâtarde*s. On pourrait même dire qu'il n'existe en France que des partis monarchiques, si l'on ne découvrait, à fond de cale de la société, *je ne sais quelle faction qui se croit républicaine, et dont on n'a le courage de dire du mal que parce qu'elle a des chances de nous couper la tête dans l'intervalle de deux monarchies.*"

La tempête qui suivit cette lecture est indescriptible.

Pendant une heure, la salle retentit de cris, d'imprécations, de hurlements, auxquels répondaient avec la même violence les vociférations du dehors.

Lacordaire était un peu pâle, mais sa contenance était ferme, son attitude calme et résolue.

Sans timidité comme sans jactance, il attendait que le silence se rétablît.

Il ne désavoua aucune de ses paroles de 1838 ; il déclara hautement que, "le 23 février 1848, il n'y avait pas en lui un atome de républicanisme." Puisque la république est proclamée et qu'elle est devenue le gouvernement de la France, il l'accepte comme un *essai*, essai nécessaire à tenter après la chute consécutive de trois monarchies. Cet *essai*, il s'y prêtera loyalement, et si la République est chrétienne, libérale, honnête, protectrice de l'ordre et de la justice, il ne lui refusera ni son adhésion ni son concours.

Son éloquence et la noblesse de son attitude, si elles ne désarment pas complètement ses adversaires, ne laissent pas pourtant de les frapper et de les émouvoir, et plus d'un, qui tout à l'heure l'insultait, l'écoute maintenant avec sympathie.

Le citoyen Barnabé commence à s'inquiéter ; pour rallier ses troupes, il jette dans le débat le nom de Montalembert ; il rappelle son discours sur le Sunderbund et ses violentes attaques contre le radicalisme. Lacordaire ne désavouera pas plus Montalembert qu'il ne s'était désavoué lui-même.

—M. de Montalembert, dit-il, a porté un jugement sur ce qu'il a appelé les radicaux présents et anciens : les radicaux de 1793 et les radicaux de 1847. Je déclare, pour ma part, que je ne suis pas le moins du monde radical, dans le sens que l'on attache ordinairement à ce mot. Le mot radical a, dans notre langue, une signification qui, jusqu'à présent, n'est pas favorable...

Les partisans du citoyen Barnabé s'étaient ressaisis ; le nom de Montalembert avait d'ailleurs produit sur eux le même effet que les bandes d'étoffe rouge produisent sur les taureaux du cirque. On crie, on s'interpelle, pendant que de violentes rumeurs retentissent au dehors. Lacordaire, dominant ce tumulte, s'écrie :

—Messieurs, en deux mots, M. de Montalembert a dit du mal de 1793 : eh bien ! je déclare qu'il y a des hommes de 93 dont je ne pourrai jamais dire du bien ; qu'il y en a également en 1847, en 1848, et qu'il y aura même en 1849 des discours, des faits, de certains révolutionnaires dont je ne pourrai jamais dire du bien...

Ici encore, protestations furieuses, coups de sifflets et toujours les cris du dehors. Et Lacordaire de poursuivre :

—Je regarde l'ordre et la liberté comme deux éléments essentiels à la vie humaine, et quiconque est convaincu d'être l'ennemi de l'ordre est l'ennemi de la liberté... Je méprise les tyrans parce qu'ils ont été les ennemis de la liberté ; *je méprise les révolutionnaires* parce qu'ils étaient, au fond, des tyrans sous un autre nom...

Le citoyen Barnabé, s'il ne se départait pas de son calme, n'était cependant pas satisfait ; il ne trouvait pas la réponse *catégorique*. Il demande donc au citoyen Lacordaire si le discours de Montalembert, "qui était tout entier une longue satire envenimée contre *nos pères de 93*", mérite son éloge ou son blâme. La réplique ne se fait pas attendre :

—Je déclare catégoriquement que je ne me reconnais aucun père de 93... Les hommes qui ont lutté pour la liberté, voilà ceux que j'appelle mes pères... Parmi tous ceux qui sont morts à cette époque, je distingue ceux qui mouraient pour défendre la liberté et ceux qui *faisaient mourir* pour anéantir cette même liberté...

Il était plus de minuit lorsque la séance fut levée au milieu d'une extrême agitation. La cour de la Sorbonne était encore pleine de monde. Lacordaire put la traverser, escorté de ses amis et recueillant sur son passage de nombreux témoignages d'admiration et de respect. Si quelques cris, si quelques injures s'y mêlaient encore, ce n'était là, après tout, que la rançon de son triomphe. Quatre heures durant, il avait tenu tête aux attaques, aux objurgations, aux clameurs furieuses d'un auditoire hostile en très grande partie à ses idées, sinon à sa personne. Calme, intrépide, porté sur les ailes de l'éloquence, il avait plané au-dessus de la tempête comme l'alcyon au-dessus des flots déchaînés. Il n'avait pas seulement été courageux (ce qui ne lui coûtait guère), il avait été, du même coup, merveilleusement habile. Pas une bravade, pas une provocation, mais pas une seule concession non plus, pas un faux pas, pas un recul.

De ce que le conférencier de Notre-Dame, envoyé à la Constituante, n'y a pas pris la parole et s'en est retiré au bout d'une ou deux semaines, on a conclu presque universellement qu'il n'était pas fait pour la vie politique ; que, puissant et admirable dans la chaire, il n'était pas fait pour la tribune, et qu'il l'avait lui-même reconnu en donnant sa démission. Aucun de ceux qui l'ont entendu au *club de l'Union*, dans la soirée du 11 avril 1848, ne saurait souscrire à une telle conclusion. Pour ma part, je demeure convaincu que, si Lacordaire eût siégé dans nos assemblées, il y serait bien vite devenu un maître, supérieur à Guizot, à Lamartine, à Montalembert, l'égal peut-être de ce Berryer, dont un bon juge, qui n'était pourtant pas de sa paroisse, a écrit un jour : "Berryer est le plus grand orateur qu'on ait jamais entendu."

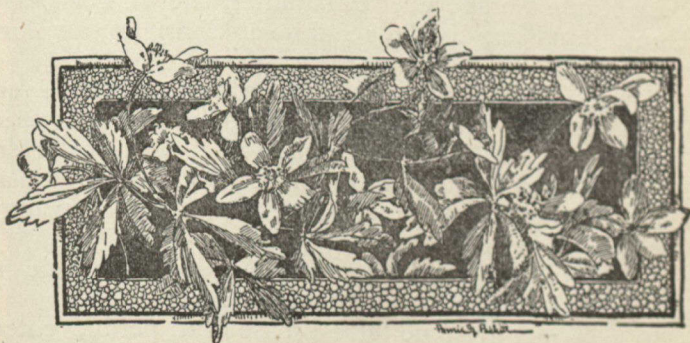
Le P. Lacordaire fut élu, non à Paris, mais à Marseille, qui ne l'avait vu pourtant que trois ou quatre jours au commencement de 1848. Il accepta cette élection, comme "une épreuve", et parut à l'Assemblée avec son habit religieux, "faisant entrer ainsi avec lui à la Chambre toutes les libertés qu'il représentait".

Le 5 Mai, l'*Univers*, après avoir raconté le triomphe dont le Père avait été l'objet, la veille, ajoutait :

“On peut le dire : à dater de ce jour, les lois oppressives que nous avons si longtemps combattues, et que tous les despotismes ont tour à tour évoquées contre la conscience, contre la sainte liberté de la pénitence et du dévouement, ces lois sont abrogées par le fait. Elles sont tombées, frappées à mort par le courage du moine et par les acclamations du peuple. La seconde république a réparé aujourd’hui l’une des plus odieuses iniquités de son aïnée.”

Dieu veuille donner encore à la France quelques uns de ces moines courageux qui fassent tomber les lois iniques de la troisième république !

— O —



## Un apologue d'Henri Lasserre



NOUS sommes heureux d'offrir à nos lecteurs une page inédite d'un auteur connu et aimé au Canada. Elle a été communiquée, avec d'autres que nous publierons plus tard, par Madame Henri Lasserre de Monzie à Monsieur l'abbé J. A. D'Amours, qui a bien voulu nous autoriser à en faire part au public : nous lui offrons l'expression de notre gratitude.

Cet apologue, qui, par sa simplicité et sa haute inspiration, rappelle les divines comparaisons de l'Évangile, est comme une illustration de ces paroles de Jésus : "Si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit."

Il a été dit pour animer à des luttes, depuis couronnées de succès, des catholiques alors menacés ; il peut donner aujourd'hui la même leçon de courage et de générosité aux catholiques de notre pays, particulièrement aux plus jeunes d'entre eux.

Le comte Verspeyen, rédacteur en chef du *Bien public* de Gand, dans une conférence faite à Charleroi, a raconté ce qui suit :

Il y a bien des années déjà, à un moment où l'avenir semblait réserver aux catholiques belges une longue série d'humiliations et de défaites, mon vieil ami, feu Henri Lasserre, l'historien de Notre-Dame de Lourdes, voulant relever les courages abattus, conta devant moi l'apologue que je vais vous redire.

"Un grain de blé tomba un jour de la main du semeur dans un champ fraîchement remué.

"On le recouvrit de terre ; il se crut perdu, enterré vivant !

"Un peu plus tard, on arrosa les sillons : 'Je suis atteint de la peste,' dit le grain de blé.

"Vint l'hiver, avec ses neiges et ses glaces. 'Il n'y a plus de chaleur, il n'y a plus de lumière, il n'y a plus de soleil !' gémit le grain dans son obscure retraite.

“Après quelques semaines encore, le grain perd son enveloppe et se désagrège : ‘Cette fois, pense-t-il, c’est fini ; je me décompose, je me dissous ; c’est la pourriture de la mort.’

“Mais voilà que cette pourriture germe et engendre une vie nouvelle ; des racines s’étendent, une tige se forme, elle perce la terre, elle monte, elle s’élance, elle se couronne enfin d’un magnifique épi, qui se dore et mûrit au beau soleil de juillet.”

Et Henri Lasserre, en guise de morale, ajoute à sa fable cette réflexion, dite avec son joyeux et pittoresque accent méridional :

“Grains de blé que vous êtes, pourquoi doutez-vous du soleil du bon Dieu ?”

— o —



LA VIERGE ET SAINTE CATHERINE



## Pour les Morts

### Le soir des Trépassés

La lune au ciel épanchait sa clarté,  
 Tout sommeillait sur l'onde et sur la terre,  
 Seule, au lointain, la cloche solitaire  
 Jetait au vent du soir sa voix de majesté.

Longtemps encor s'éleva sa prière  
 Au firmament, vers la Divinité :  
 Car, ce soir-là, toute la chrétienté  
 Des trépassés fêtait l'Anniversaire.

Mais de la cloche enfin se tut la voix,  
 Et le silence étendit son empire  
 Du champ des morts aux profondeurs des bois ;

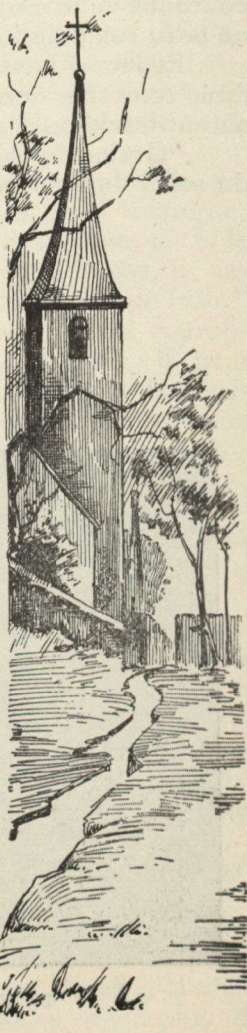
Et le passant, cheminant sans rien dire,  
 Du cimetière apercevant le lieu,  
 En se signant se recommande à Dieu.

— o —

### A une mère

Repose en paix, repose, ô morte bien-aimée,  
 Dans la terre natale où la fleur embaumée  
 Germe chaque printemps à l'entour des tombeaux ;  
 A l'ombre du clocher dont la voix argentine  
 Fit autrefois éclore en ton âme enfantine  
 Les suaves bonheurs de tes jours les plus beaux.

Repose en paix. Ton fils est près de toi qui veille  
 Et qui prie en tendant aux bruits du soir l'oreille,  
 Pour entendre parler ta voix, ta douce voix ;  
 Car sur l'aile du vent qui court dans la vallée,  
 N'est-ce pas que des morts, dans la nuit étoilée,  
 En mots mystérieux, la voix vibre parfois ?



Mère, repose en paix, car au fond de mon âme  
 Je te garde l'amour d'un enfant, cette flamme  
 Que rien n'obscurcira, qui brûlera toujours.  
 Repose en paix ! poindra cette tardive aurore,  
 Où nous nous lèverons pour nous aimer encore  
 Dans l'ineffable paix des éternels beaux jours !

— o —

### *Tristesse des morts*

Dans le calme paisible et froid du cimetière,  
 Les morts, qui dorment las, se réveillent parfois,  
 Et s'agitant en vain dans leur étroite bière,  
 Ils voudraient se lever, marcher comme autrefois.

Mais le chêne est solide et la terre bien lourde,  
 Et seuls, leurs ossements se brisent sous l'effort ;  
 Ils ne peuvent parler et leur oreille est sourde,  
 Leur œil ne voit plus rien ; car le troubla la mort.

Alors se retournant sur leur lit de poussière,  
 Comme pour mieux dormir ce sommeil qu'on  
 [dort seul,  
 Les pauvres morts navrés, qu'on laisse sans prière,  
 Sur leurs orbites creux ramènent le linceul.

J. B. MERCIER.



## Pages Oubliées

---

### L'ARMÉE DU SACRIFICE

---

**D**E ce monde perdu, dont nous nous efforçons de retrouver l'empreinte, tout a disparu, tout a péri, ou tout a changé, hormis *l'armée du sacrifice*. Le vaste et magnifique édifice de l'ancienne société catholique s'est écroulé sans retour. Il en surgira, il en surgit déjà une autre qui aura comme l'ancienne, ses grandeurs et ses misères. Mais ce que nous venons de raconter a duré, dure encore et durera toujours.

Douze siècles après ces Anglo-Saxonnes dont on vient de parler, la même main vient s'abattre sur nos foyers, sur nos cœurs désolés, pour en arracher nos filles et nos sœurs. Et jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnanimes, plus spontanés qu'aujourd'hui.

Où, chaque jour, depuis le commencement du siècle où nous sommes, des milliers de créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie...

C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie ; fleur exquise et charmante, qui, respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires. C'est la fleur, mais c'est aussi le fruit ; c'est la sève la plus pure, c'est le sang le plus généreux de la tige d'Adam ; car chaque jour ces héroïnes remportent la plus étonnante des victoires, grâce au plus courageux effort qui puisse enlever la créature aux instincts terrestres et aux biens mortels.

Avez-vous vu en mars ou avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les pre-

mières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs ? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement. Mais il y a quelque chose de plus enchanteur qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine, c'est la vierge déjà adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et regarder que le ciel.

Quel spectacle ! et où en trouver un qui manifeste plus visiblement la nature divine de l'Eglise, qui fasse même oublier les misères et les taches dont sa céleste splendeur est parfois voilée ?

Mais il est partout, non-seulement il nous est donné dans notre Europe vieillie et malsaine, mais dans cette Amérique que contemple avec espoir et confiance tous les esprits généreux ; partout où l'Évangile est prêché, partout où un crucifix est dressé, car partout le Christ sait, de ses bras invisibles, saisir et déraciner ces fleurs terrestres pour les transplanter dans une région plus voisine du ciel.

Les spoliateurs et les proscriptionnaires auront beau recommencer leur œuvre, chaque jour prédite et provoquée par les scribes du césarisme révolutionnaire : la chasteté dévouée recommence la sienne.

Dans les greniers et les caves des palais habités par les triomphateurs de l'avenir, sur leurs têtes ou sous leurs pieds, il y aura des vierges qui jureront à Jésus-Christ de n'appartenir qu'à Lui, et qui lui garderont ce serment, s'il le faut, au prix de la vie.

En ce siècle de grande mollesse et d'universel affaissement, ces victorieuses ont retrouvé, ont gardé le secret de la force, et, dans la faiblesse de leur sexe, ne nous laissons pas de le répéter, elles manifestent la mâle et persévérante énergie qui nous manque pour aborder de front et dompter l'égoïsme, la lâcheté, le sensualisme de notre temps et de tous les temps. Cette tâche, elles l'accomplissent avec une chaste et triomphante hardiesse. Tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine est mené au combat contre toutes nos bassesses et au secours de toutes nos misères. Ne parlons plus du charme de la vie contemplative, des joies suaves de la méditation, de la solitude. Ce

n'est plus là que le lot du petit nombre. La foule des dévouées se précipite dans une autre voie. Elles accourent, elles affluent pour prodiguer les soins les plus infatigables aux infirmes les plus rebutantes, les plus prolongées de la pauvre nature humaine ; pour défricher les déserts de l'ignorance, de la stupidité enfantine, souvent si revêche et si rétive. Bravant tous les dégoûts, toutes les ingrattitudes, elles viennent par milliers, avec un courage et une patience indomptables, courtiser, caresser et soulager toutes les formes de la souffrance et du dénuement.

Est-ce là un rêve ? une page de roman ? Est-ce seulement de l'histoire, l'histoire d'un passé à jamais éteint ? Non, encore une fois, c'est ce qui se voit et se passe chaque jour parmi nous.

Ce spectacle quotidien, nous-mêmes qui en parlons nous l'avons vu et subi. Ce que nous n'avions entrevu qu'à travers les âges et à travers les livres s'est dressé un jour devant nos yeux baignés des larmes d'une angoisse éternelle. Qui ne nous pardonnera d'avoir, sous l'empire de cet ineffaçable souvenir, allongé plus que de raison peut-être cette page d'une œuvre trop longtemps inachevée ? Combien d'autres n'ont pas, eux aussi, traversé cette angoisse et contemplé d'un regard éperdu la dernière apparition mondaine d'une fille ou d'une sœur bien-aimée !

Un matin, elle se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : "Adieu ! tout est fini. Je vais mourir ; mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai ni épouse, ni mère ; je ne serai même plus votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu." Rien ne la retient. *Statim, relictis relictis et patre, secuta est eum.* La voilà parée pour le sacrifice, étincelante et charmante, avec un sourire angélique, avec une ardeur sereine, rayonnante de grâce et de fraîcheur, le vrai chef-d'œuvre de la création ! Fière de sa riante et dernière parure, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel, ou plutôt, elle y court, elle y vole, comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera la couronne de son éternité.

Mais quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi la jeunesse,

la beauté et l'amour ? qui apparaît aux âmes avec un éclat et un attrait auxquels elles ne peuvent résister ? qui fond tout à coup sur elles et en fait sa proie ? qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang ? Est-ce un homme ? Non : c'est un Dieu. <sup>19 11</sup>

Voilà le grand secret, la clef de ce sublime et douloureux mystère. Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. Ce Jésus, dont la divinité est, tous les jours, insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par ces miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent des vocations. Des cœurs jeunes et innocents se donnent à lui pour le récompenser du don qu'il nous a fait de lui-même ; et ce sacrifice qui nous crucifie n'est que la réponse de l'amour humain à l'amour d'un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous.

COMTE DE MONTALEMBERT.

— o —



## Variétés

*La communion quotidienne.*—Au cours du Congrès Eucharistique, tenu récemment à Tournai, Pie X a approuvé une prière composée pour demander à Dieu que la communion quotidienne se répande dans l'Eglise. Dans cette courte, mais significative approbation, le Pape se déclare zélé partisan de cet usage si agréable à Dieu. Cette double pièce apporte un argument de très grand poids aux auteurs qui, dans une récente polémique, ont soutenu l'opportunité de la communion quotidienne.

“Notre Très Saint Père, ayant très grandement à cœur que l'usage de la communion quotidienne, si salutaire et si agréable à Dieu, se répande partout, le Christ aidant, dans le peuple chrétien...., accorde 300 jours d'indulgence chaque jour et une indulgence plénière à la fin du mois à ceux qui réciteront chaque jour du mois la prière suivante :

*Prière pour la propagation de la pieuse pratique de la communion quotidienne :*

O très doux Jésus, qui êtes venu dans le monde pour donner à toutes les âmes la vie de votre grâce, et qui, pour conserver et nourrir en elles cette vie, avez voulu être le remède quotidien de leur quotidienne faiblesse et leur soutien de chaque jour, nous vous supplions humblement par votre Cœur si embrasé d'amour pour nous, répandez sur toutes les âmes votre divin Esprit ; faites que celles qui, par malheur, sont en péché mortel reviennent à vous et recouvrent la vie de la grâce qu'elles ont perdue ; faites que celles qui, par votre bonté, vivent déjà de cette vie divine, s'approchent dévotement chaque jour quand elles le peuvent de votre table sacrée, afin que, au moyen de la communion quotidienne, recevant chaque jour l'antidote de leurs péchés véniels quotidiens et alimentant chaque jour en elles la vie de votre grâce et, par là, se purifiant toujours davantage, elles parviennent enfin à posséder avec vous la vie bienheureuse. Ainsi soit-il.

*L'Eglise et la Russie.*—La pauvre Russie traverse une de ces crises effroyables, dans lesquelles les nations les plus solidement constituées et les plus robustes voient s'épuiser leurs meilleures forces, quand ce n'est pas leur vie. Le remède, quel est-il et où est-il ? On en préconise beaucoup, tous plus ou moins empiriques. Un des plus simples, des plus efficaces, des plus prompts, s'il n'était si tardif, ne serait-il pas de revenir à la grande unité de la foi ?... D'autant plus que l'esprit nouveau souffle partout et arrache à ces pauvres consciences opprimées d'étranges aveux. Ecoutez ce qu'écrivait récemment un grand publiciste, M. Mentchikoff, et avec quels accents de sincérité il rendait hommage à la prééminence du Pontificat Romain :

“L'âme se prend parfois à regretter que, chez nous, il n'y ait pas eu de patriarcat ni de cathédrales gigantesques.... Le patriarcat d'Occident s'est développé dans la monarchie mondiale du catholicisme. Pendant que les patriarches grecs baisaient la main des pachas turcs et leur rendaient une maigre pitance, le pontife romain se déclarait le roi des rois et distribuait les trônes. Vous avez beau dire, cela est beau et grandiose, et plus semblable à la vie telle qu'elle doit être.

“Dans leur polémique jalouse, nos théologiens ont essayé d'avilir la papauté, mais elle était toujours quand même universelle, œcuménique, et non seulement portait ces titres, mais les vérifiait. Maintenant encore, quand le vieux christianisme est en ruines, l'Eglise occidentale apparaît toujours comme un royaume qui ne dépend pas de ce monde, puisque son chef n'est le sujet de personne et que son trône est regardé par le monde entier comme un trône royal.

“Peu s'en faut, il est vrai, que les Etats de l'Eglise ne soient anéantis ; ils se réduisent aux édifices du Vatican et aux quelques hectares qui les entourent. A ne considérer que la force brutale, il suffirait d'un quart d'heure au roi d'Italie pour conquérir ce petit empire : pourtant, il ne l'osera pas ; tandis que le Pape ose, trente-cinq ans durant, maintenir son anathème contre la maison régnante d'Italie.

“ Le vieillard solitaire, enfant de la campagne,



couronné de la triple couronne, gardé par quelques gardes de l'aristocratie, ce vieillard a été assez puissant jusqu'à cette heure pour fermer l'entrée de l'Italie à l'empereur catholique, malgré tous les désirs de François-Joseph d'aller visiter son allié. Comparez ce pouvoir spirituel dix-neuf fois séculaire avec le décor de notre patriarcat. Hier on a placé ce décor, aujourd'hui on l'enlève, peut-être le remettra-t-on demain.

“Dans ces conditions, me semble-t-il, alors même que vous donneriez au métropolitain de S. Pétersbourg le titre d'archipape, il ne s'ensuivra pas que l'église soit indépendante de l'Etat. Pour qu'elle fût indépendante, il eût fallu fonder chez nous un patriarcat dès l'avènement du christianisme. Il eût pu alors acquérir quelque importance. Mais rêver maintenant d'un patriarcat, après deux mille ans, c'est un peu tard. L'unique moyen d'avoir un patriarche indépendant comme le Pape, c'est de reconnaître le Pape comme patriarche”.

Plût à Dieu que “le vieillard solitaire” eût été reconnu, avant aujourd'hui, par le peuple russe, comme le seul Père des catholiques, et qu'on eût permis à la sève divine du grand arbre de l'Eglise romaine de pénétrer dans ce rameau desséché, qui s'appelle l'Eglise orthodoxe, et de lui rendre la vie ! L'âme mystique des slaves du nord eût trouvé dans cette vie de quoi s'apaiser et se nourrir, et elle fût peut-être parvenue à la liberté sans passer par la révolution.

Dans un ouvrage récemment publié, (1) M. Joseph Fabre nous décrit l'Etat actuel de l'Eglise russe et le sort fait aux âmes qui vivent dans son sein :

“De nos jours, sur tous les points de l'ancien empire byzantin, non convertis au rigide monothéisme de Mahomet, le catholicisme orthodoxe se maintient avec la majesté traditionnelle de ses pompes, et il se vante de remonter, par les grands conciles œcuméniques, aux premiers temps apostoliques. Il n'a pourtant abouti qu'à pétrifier l'antique semence chrétienne.

Un commun caractère des communions orthodoxes, diversifiées par de légères variantes dans le dogme et dans

---

(1) Pensée chrétienne des Evangiles à l'Imitation de J.-C.

les rites, c'est d'apparaître aux croyants comme le corps mystique de chaque nation où elles règnent, et d'être ainsi la plus pure substance du patriotisme des peuples, que ce soit le petit peuple serbe, ou le grand peuple russe. Cela fait qu'elles concordent dans les mêmes exigences : Respect aux formules liturgiques. Respect au ritualisme traditionnel. Assiduité aux cérémonies et aux sacrements. Observance ponctuelle des pratiques mystérieuses qui ouvrent la vie éternelle. Qui encourt l'excommunication est, en quelque sorte, mis au ban de l'humanité par ces fanatiques de la religion d'Etat.

Traiter l'indifférent comme nécessaire induit à tenir le nécessaire pour indifférent. On donne plus de prix à la cassette qu'au trésor ; et la sanctification, qui est le fond de la religion, compte moins que le formalisme du culte. Le culte, c'est tout.

Voyez les Slaves, pourtant descendus moins bas que les Coptes et les Abyssins. En Russie, dans toute maison, de la cabane au palais, on a bien soin d'entretenir, jour et nuit, la lampe qui brûle devant les saintes images ; et le fidèle ne manque ni de jeûner, ni de se confesser, ni de communier dans les règles. Mais ce simulacre dévot n'empêche ni les vices du bas peuple enfoncé dans les boues de la barbarie asiatique ; ni les perversités des hautes classes expertes aux raffinements d'un européenisme blasé ; ni les férocités du pouvoir établi sur l'arbitraire, la vénalité et la dénonciation.

Quelle n'est pas l'abjection du pape ? Les mêmes hommes qui, à l'église, baisent son anneau et lui disent leurs péchés, le traitent, dans le monde, comme un valet.

Ici, bien loin que la prêtrise exclue le mariage, il faut être marié pour être ordonné prêtre ; et, certes, le pape est bon mari, bon père de famille. Mais, pauvre hère, il s'astreint à de basses besognes, laisse moisir son esprit dans une ignorance crasse et vend, pour quelques roubles, des billets de confession aux dissidents qu'une légalité intolérante oblige à faire figures d'orthodoxes.

L'Eglise romaine a toujours tendu les bras aux Eglises orthodoxes de la Russie, de la Grèce, de la Roumanie et de l'Orient. Elle leur concède et le mariage des prêtres, et la communion sous les deux espèces, et les com-

plications de la vieille liturgie, et l'emploi de la langue nationale au lieu du latin, dans les cérémonies du culte. Il lui suffit que, leurs coutumes étant sauvées, elles renoncent à toute contradiction doctrinale, et que, dans leur credo où il est dit que le Saint-Esprit procède du Père, elles ajoutent qu'il procède aussi du Fils : *filiogue*. L'essentiel est surtout qu'elles acceptent la suprématie du pape, devenue le dogme des dogmes.

Mais les communions du catholicisme orthodoxe, sauf une ou deux, ont toujours refusé de se laisser absorber par le catholicisme papiste.

En sont-elles plus fortes ou plus indépendantes ? Nullement. L'expérience les montre destituées de toute puissance d'expansion et soumises à l'autocratie gouvernementale.

Ces Eglises semblent vivre ; elles ne font que durer. Il y a plusieurs siècles qu'elles dépérissent dans les langues d'une longue mort. La force des traditions, le faste des cérémonies, l'esprit de patriotisme, perpétuent leur agonie. Puis, il y a, ici et là, des réveils temporaires de vitalité au pur contact de l'Évangile, dont c'est l'éternelle vertu d'élever les âmes d'élite aux sublimités les plus hautes de la pitié et de la charité.

À côté des théologiens ergoteurs, pour qui la religion est moins un principe d'édification qu'une matière à disputes, on voit éclore des mystiques, résolus à vivre de la parole de Dieu, au lieu de l'enfouir sous le vain amas des rites et des dogmes.

Quelques-uns de ces mystiques débordent d'aspirations révolutionnaires et rêvent d'être les Christs des multitudes souffrantes.

Mais, même dans la Sainte Russie, où le mysticisme est le plus vivace, le retour au pur esprit chrétien fait moins de militants qu'il ne fait de résignés. En présence des maux auxquels sont en proie tant de masses humaines et parmi les révoltes de quelques-uns contre les servitudes séculaires, des milliers de voix pieuses vont répétant l'aphorisme catholique :

“Le chrétien doit porter sa croix : plus D'eu nous éprouve, plus Dieu nous aime.”

Elles ont jailli des profondeurs du christianisme sla-

ve, ces paroles de Koslow, qui, frappé de paralysie et de cécité, disait, après des années de cruelles tortures :

“Sois bénie, ô douleur, rosée des fleurs de l'âme. Si j'étais libre de recommencer ma vie, j'embrasserais ma croix et je repasserais par le même sentier où j'ai rencontré la souffrance.”

\*\*\*

*La Pitié.*—A propos d'une pièce de théâtre portant ce titre et ne le justifiant guère, paraît-il, voici quelques variations d'une forme essentiellement moderne et assez pittoresque. Nous les extrayons d'un feuilleton dramatique signé : O'Divy.

“*La Pitié !* Le joli titre ! Et la jolie pièce qu'il promet ! Il découvre mille horizons ; il nous laisse entrevoir un monde d'émotions ou d'ironies.

La pitié est le mot le plus pur, le plus clair du langage. C'est un mot qui brille et sourit. C'est un mot divin. Il traduit la plus haute des hauteurs de l'âme. Il exprime le roi des sentiments, le sentiment céleste ; l'ardeur sacrificielle, le renoncement rédempteur, le besoin de souffrir soi-même pour guérir la souffrance des autres, le geste de Parsifal, musicale et poétique image de Jésus, la Charité, pour employer le verbe lumineux qui dit tout. Le drame de la Pitié, c'est le drame des splendeurs.

Peut-on écrire la *comédie* de la Pitié ? Oui. La Pitié, ici-bas, se dévoye comme le reste. Elle mérite, alors, qu'on la bafoue et qu'on la cingle. Tel état de l'esprit ou du cœur offre à l'analyse, non pas le portrait, mais la caricature de la Pitié. Dans l'ordre privé comme dans l'ordre politique, certaines de nos pires aberrations, et des plus pernicieuses, ne sont que de fausses pitiés.

Une œuvre admirable serait la pièce qui mettrait en scène le péril social, lorsque, suivant la formule de Balzac, “la société veut faire de la philanthropie un principe, au lieu de la prendre pour un accident”. L'étude supposerait la préalable et délicate définition de la philanthropie envisagée dans ses rapports avec le droit public.

A ne considérer que la pitié menteuse, la pitié déréglée, à quelque point de vue qu'on la regarde, qu'elle

s'exerce dans le domaine législatif, mondain, familial, le plus net de ses résultats est d'aboutir à des férocités. Rien de cruel comme une bonté qui se trompe. Aimer tout le monde, c'est n'aimer personne ; ou plutôt c'est aimer ceux qui ne le méritent pas. Aujourd'hui, par exemple, on plaint tellement les bourreaux qu'on n'a plus ni le temps, ni la force de pleurer les victimes. Lorsqu'un mauvais sujet accapare les tendresses d'un père ou d'une mère, les bons enfants sont mis à la portion congrue. Si *Le dernier jour d'un condamné* fait l'unique souci d'une littérature, elle oublie d'écrire : *Les dernières minutes d'un assassiné*. On finit par n'avoir plus de frissons et de larmes que pour les apaches du trottoir ou de l'intimité. Et l'on gâche, de la sorte, ses meilleurs trésors d'énergie sentimentale. On a sa vie barrée par des fantômes. Si l'on ne se dégage pas des étreintes de l'illusion, si l'on ne sèche pas des pleurs indignes de couler, on est perdu ; s'apitoyer à tort et à travers fatigue ; le jour venu des légitimes émotions, l'âme fourbue ne vibre plus."

— o —



## Chronique Dominicaine

*La fête du Rosaire* a été célébrée, on peut dire par tout le pays, avec un grand éclat.

C'est un sujet de consolation pour les âmes sincèrement chrétiennes, et pour les esprits sérieux un gage de confiance envers la Mère de Dieu ; la foi des chrétiens, et la pureté de leurs mœurs, ne sauraient être placées sous une protection plus efficace. Après beaucoup d'illustres et saints pontifes, Léon XIII n'a cessé de demander pour l'Eglise de la terre l'assistance de la Reine du ciel, et tous jours l'humble Rosaire de Marie a été une des armes les plus puissantes contre les Turcs de tous les temps et de tous les pays.

De belles et pieuses processions ont été organisées et se sont faites à Montréal,—par les rues de la ville,—dans plusieurs paroisses, notamment à St-Jacques, à St-Vincent de Paul et à St-Louis de France. En voyant défiler ces foules recueillies, paroissiens unis dans un même acte de foi et d'hommage, on regrettait, au fond du cœur, que cette union ne fut pas plus large, plus familiale encore, et que les processions paroissiales n'eussent pas été fondues en un immense cortège, qui aurait été, lui, le cortège de la Ville de Marie honorant et acclamant sa Patronne et sa Reine.

C'est ce qui se fait à Saint-Hyacinthe depuis longtemps ; mais cette année cependant, le temps peu favorable a empêché cette démonstration chère à notre peuple.

Les visites, ou, comme on dit ici, les pèlerinages à l'Eglise du Saint-Rosaire, ont eu lieu cette année comme les précédentes. Ce sont les pèlerinages de la jeunesse, plus particulièrement : nous y recevons, avec leurs maîtres ou maîtresses, les élèves des différentes institutions enseignantes.

Jeudi était le jour réservé aux jeunes gens du Séminaire. La douce Dame, Mère de Jésus, les revoit toujours avec joie dans son sanctuaire. Le R. P. Charron, dans une courte allocution, a redit à cette jeunesse privilégiée les demandes que leur font la Mère et le Fils.

... " Il y a une chose que Notre-Seigneur vous

demande à coup sûr ; il vous demande votre amitié : le choix de votre cœur, pour le posséder et le pénétrer de lui-même, la générosité de votre cœur, pour l'utiliser à ses desseins.

La liberté du choix est une condition de l'amitié, qui en fait le plus grand charme, de façon que l'on admire de plus en plus la vérité de cette parole : "Un ami est un frère qu'on s'est choisi." Notre-Seigneur n'a pas voulu nous priver de ce charme de l'amitié avec lui-même. Votre cœur, qu'il jalouse tant, vous pouvez le remplir de tout ce qui est frivole et léger, le livrer aux affections dangereuses, aux joies avilissantes, le désaltérer aux sources malsaines et empoisonnées de tout ce que Dieu condamne ; ou bien, le fixer dans les grandes et fières affections du devoir, le remplir des plus nobles énergies, des plus saintes tendresses, des plus purs dévouements.

L'amitié est aussi un choix motivé. L'âme s'y détermine à cause de qualités et d'affinités qui l'aideront, elle l'espère, à réaliser son rêve intime de bonheur et de perfection. Qui donc plus que Notre-Seigneur a le droit de prétendre à ce choix libre et raisonnable de votre cœur ? Il vous a aimés le premier, et pour obéir à un besoin magnifique et royal de son cœur de se répandre au dehors et de faire des heureux. Y a-t-il rien de si à propos pour une indigence extrême qu'une libérale affluence de tous les biens ? Ce qui vous manquera par-dessus tout, dans une société flétrie par l'égoïsme, c'est un véritable ami qui répande du baume sur les plaies de votre âme. Vous serez perdus, si vous n'êtes pas capables de dire à ce Dieu, que vous présente la Vierge du Rosaire : "Mon âme, Seigneur, est toujours entre mes mains, et je n'ai point oublié votre loi." De cela, vous n'aurez jamais qu'un moyen : ces mêmes pratiques religieuses de votre jeunesse, pour donner et redonner sans cesse à Dieu ce libre choix de votre cœur.

Notre-Seigneur vous demande aussi la générosité de votre cœur pour l'utiliser à ses desseins. C'est la perfection de son amitié.

Dieu a voulu nous procurer cette joie, de devenir notre obligé. N'a-t-il pas dit qu'il est présent et caché dans tous ceux qui souffrent, qui attendent secours et consola-

tion ? Dès maintenant, chaque fois que vous êtes fidèles au devoir, vous reculez les limites de la royauté de Dieu.

Vous n'avez pas le droit de choisir vos occupations, d'étendre vos plaisirs, de prolonger vos heures de repos. Votre temps ne vous appartient pas : il est à Dieu. Le bon sens populaire dit : "tuer le temps", comme s'il y avait là quelque chose d'homicide. . . . Vous ne posséderez vraiment de toute votre vie qu'une seule chose : votre âme. Vous entrerez un jour dans la société, comme l'ouvrier qui part le matin pour aller faire sa journée. Il a ses bras, sa force, son habileté, ses instruments de travail. Quels que soient les titres et quelle que soit la fortune que vous espériez, leur valeur sera celle de l'éducation qui aura façonné votre âme ; vos outils seront les qualités intellectuelles et morales que l'étude et la prière auront polies en vous ; votre habileté sera une conscience droite et pure, soutenue par une foi éclairée et par une volonté affermie dans le bien, prête à faire son devoir quand même, préférant tous les sacrifices qui conservent l'honneur d'une vie sans tache, à toutes les jouissances de la mollesse et de l'oisiveté."

\* \* \*

*Québec.*—Les nouvelles les plus encourageantes nous arrivent de notre récente fondation de Québec. Monseigneur l'Archevêque a reçu et mis à exécution, le premier jour du mois du Rosaire, l'Indult de la S. Congrégation de la Propagande, qui lui donnait toutes les facultés nécessaires pour procéder à l'érection canonique du Couvent. C'est au premier mai que l'essai de fondation avait été tenté ; c'est au premier octobre que le couvent est officiellement reconnu par l'Eglise : deux dates qui resteront bénies et qui nous feront toujours espérer en la protection de la Vierge du Rosaire.

Qu'il nous soit aussi permis d'espérer en la générosité des fidèles, et de nos amis. Il nous faut acquérir le terrain, sur lequel devront se construire le futur couvent et la future église. Dans ce but, l'Œuvre des *Pieds de Terrain* a été établie, et elle a reçu l'approbation et la bénédiction de Monseigneur l'Archevêque de Québec. La souscription varie, pour un pied de terrain, de dix centins à cinq piastres : ce qui permet à toutes les bourses de concourir à cette bonne œuvre. Une messe est dite chaque



semaine à l'intention des bienfaiteurs, et nous voulons comprendre sous ce titre, aussi bien le petit ouvrier ou la modeste servante, avec leur obole de dix centins, que le riche généreux avec son chèque ou son billet de banque.

— Nous ne pouvons terminer cette chronique québécoise, sans rappeler la douce fête de St François d'Assise, célébrée pour la première fois par les Pères Dominicains dans la chapelle des Pères Franciscains. On sait qu'une tradition, près de sept fois séculaire, veut qu'à Rome le Père Général des Dominicains officie pour la fête de Saint François, et que le Père Général des Franciscains célèbre la messe pour la fête de saint Dominique, et cela en témoignage et en souvenir de l'amitié qui unissait les Patriarches des deux familles religieuses. "Assis ensuite à la même table, ils rompent ensemble le pain qui ne leur a pas manqué depuis six siècles ; et, le repas terminé, le chantre des Frères Mineurs et celui des Frères-Frêcheurs chantent de concert, au milieu du réfectoire, cette antienne : "Le séraphique François et l'apostolique Dominique nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur." Et quelque chose de pareil a lieu par toute la terre, là où un couvent de dominicains et un couvent de franciscains s'élèvent assez proche l'un de l'autre pour permettre à leurs habitants de donner un signe sensible du pieux et héréditaire amour qui les unit." (1)

Le soir, le T. R. P. Hage, Vicaire-Provincial, prêcha devant un auditoire nombreux et recueilli le panégyrique du Patriarche d'Assise. S'inspirant de la parole de Bourdaloue, qui a appelé saint François "un pauvre désintéressé pour lui-même, et un pauvre zélé pour autrui", il montra comment l'absolu détachement produisit en S. François ce désintéressement personnel vis-à-vis de tous les biens terrestres, et ce zèle incessant et dévoué pour le salut des âmes. La pieuse et touchante cérémonie du *Transitus*, présidée par Monseigneur l'Archevêque de Québec, termina ce beau jour de fête.

(1) P. Lacordaire.—Vie de S. Dominique.